

SUJET 2 : Récit de Véronique Pasquier, ex-journaliste de guerre genevoise, présente à Sarajevo pendant le siège (1992-1995), dans le journal suisse *laliberté.ch* (2016)

Dès septembre 1991, avec un collègue, je suis allée à Banja Luka, au nord de la Bosnie. Là régnait déjà la peur. On entendait des coups de feu pendant la nuit. La tension était grande. La Yougoslavie était en train de voler en éclats, avec la Slovénie et la Croatie qui venaient de proclamer leur indépendance. Lorsque les Bosniaques ont voulu leur emboîter le pas, ils ont dû organiser un référendum. Quelques semaines auparavant, j'ai sillonné la Bosnie pour prendre le pouls de la population. Il régnait partout un climat d'angoisse, de tension, de détresse. Quelques check-points avaient été érigés par les Serbes, qui voulaient rester dans le giron de Belgrade. Les murs étaient couverts de graffitis. On sentait vraiment la catastrophe arriver.

Dès l'annonce des résultats du référendum (*pour l'indépendance de la Bosnie vis-à-vis de la Serbie*), des barricades sont apparues dans Sarajevo. Un temps, je me suis retrouvée bloquée dans mon hôtel, ma voiture a été fracturée. Et puis on a entendu un bruit sourd : un fleuve immense de citoyens de tous bords - Serbes, Croates, musulmans - envahissait la ville, exigeant la paix et le maintien de l'unité interethnique.

Aussitôt l'indépendance de la Bosnie reconnue, les forces serbes se déchaînent. Belgrade lâche ses « chiens » dans l'est et le nord du pays, entreprenant un nettoyage ethnique. Les civils chassés affluent en Croatie. Les témoignages d'horreur se multiplient. Sarajevo est bombardée. La ville se retrouve assiégée par les Serbes, qui avaient déjà installé leurs canons dans les collines en automne 1991.

J'ai pu me rendre dans plusieurs zones de conflit. Dans un bus, un Serbe jonglait avec ses grenades... En juin 1992, avec un collègue hollandais, on a été arrêté par des paramilitaires nerveux, yeux injectés de sang et chaînes aux poignets. Ils nous ont mis la kalachnikov sous le menton puis nous ont expliqué qu'ils faisaient un « petit nettoyage ». On a vu passer trois ou quatre bus remplis de pauvres hommes, les bras derrière la tête. Dans une bourgade, des femmes nous ont dit que leurs maris avaient été arrêtés alors qu'ils se cachaient dans les bois. Pareilles rafles finissaient par l'emprisonnement dans des camps ou par des exécutions. Impossible de le savoir.

A Sarajevo, il n'y avait plus d'eau, plus d'électricité, plus rien, mais les femmes faisaient un grand effort pour rester soignées, porter du rouge à lèvres, dans un sursaut de dignité impressionnant. Une jeune fille m'a dit : « On vit avec la mort. » Elle continuait pourtant d'aller travailler tous les jours. Sur la route, en passant à côté des éclats d'obus étoilés visibles dans le goudron, elle commentait : « ça, c'est Maria, ça, c'est Jasmina... » Il y a eu 10 000 morts rien qu'à Sarajevo et 100 000 en Bosnie. Les snipers tiraient sur les civils, le général Ratko Mladic, commandant en chef de l'armée serbe en Bosnie, pilonnait la ville. C'était un système de terreur.

Les gens avaient faim. Tout était très cher au marché noir : 20 marks le kilo de pommes de terre (*15 euros actuels*) ! Je logeais chez l'habitant. Une nuit, l'un des enfants de mon interprète a rêvé que son frère lui volait une pomme ! Il n'en avait plus vu depuis des mois... Le père essayait d'attraper des pigeons pour en faire du bouillon. Chaque jour, il allait chercher l'eau à la source au risque d'être tué par les snipers. Plus tard, des ONG musulmanes ont distribué des vivres. En hiver, les gens ne pouvaient se chauffer. C'était terrible. Un corridor humanitaire s'est heureusement ouvert à la mi-1993. Et au printemps 1994, quand les forces serbes ont cessé de pilonner Sarajevo, obtempérant aux exigences de l'OTAN, la situation s'est quelque peu améliorée pour la population.